Compte-rendu : Reims. Opéra, le 3 mai 2013. Bellini : I Capuleti e i Montecchi. Jessica Pratt, Florian Laconi. Luciano Acocella, direction musicale. Nadine Duffaut, mise en scène



Pour deux représentations seulement, l'Opéra de Reims affiche I Capuleti e i Montecchi de Bellini, dans une production présentée voilà trois ans sur la scène de l'Opéra d'Avignon. Une mise en scène classique et efficace de **Nadine Duffaut**, qui s'efface devant la musique et sait la servir. La scénographie utilise habilement de nombreuses toiles peintes figurant de hauts murs infranchissables et oppressants ; elle sépare et isole l'avant-scène par un tule tantôt translucide, tantôt opaque, les grandes parois rouges occupant peu à peu tout l'arrière du décor n'étant pas sans évoquer Robert Carsen. Un travail en apparence simple, qui laisse aux voix toute leur liberté.

Deux beaux amants de Vérone

La distribution réunie ici cristallise principalement l'attention autour du couple central. Aux côtés d'un Capellio efficace d'**Ugo Guagliardo** et d'un Lorenzo d'**Eric Martin-Bonnet** qui ne fait sonner véritablement sa voix qu'à partir du second acte, **Florian Laconi** montre des progrès notables dans la hauteur d'émission et la franchise des attaques dans l'aigu, la voix semblant avoir gagné en focalisation et en rayonnement. Les vocalises se révèlent bien négociées, seul demeure un legato parfois hâché, notamment dans les gruppetti cadentiels.
Belle découverte que le Romeo de la jeune mezzo-soprano québécoise **Julie Boulianne**. Dès son air d'entrée, la chanteuse touche par son émotion à fleur de lèvres, servie par un superbe timbre corsé et charnu, une technique solide et une sensibilité musicale évidente. Sa cabalette impressionne par ses variations jusqu'à l'aigu et sa fougue menaçante. Une flamme qui brûlera tout au long de la représentation, peignant un Romeo volontaire et farouche, très attachant. La scène du tombeau retrouvera la mezzo plus engagée encore, déchirante de douleur contenue, colorant ses mots avec un art de mélodiste et un sens des nuances que permet ce théâtre à dimension humaine. Son incarnation se marie parfaitement avec celle, comme plus distante, de l'australienne **Jessica Pratt.**
Précédée d'une flatteuse réputation dans le répertoire belcantiste, la soprano fait admirer sa maîtrise du vocabulaire technique et musical propre à ce répertoire, à l'occasion de sa prise de rôle en Giulietta. Après un « *O quante volte* » remarquable mais un rien scolaire, elle semble peu à peu se libérer du trac et prendre de l'assurance, pour offrir un portrait très abouti de l'héroïne. Legato à l'archet, art du chiaroscuro, pianissimi adamantins, trilles parfaitement battus, suraigus puissants, elle se révèle comme une digne héritière de Lella Cuberli, dont elle recueille régulièrement les conseils. Attention toutefois à un vibrato qui, par instants, se relâche imperceptiblement. Une superbe artiste, qui promet de grandes réussites dans les œuvres de l'ottocento italien. De son côté, le chœur de l'ECLA, renforcé par des choristes d'Avignon, assure sa partie avec conviction et réalise une prestation tout à fait honorable.
Couvant amoureusement tous les interprètes, **Luciano Acocella**

tire le meilleur des musiciens de l'orchestre, peu habitués à ce répertoire, et si quelques décalages ne peuvent être évités, il sait leur insuffler le sens du phrasé bellinien, évitant tout effet facile. On saluera notamment une très belle harpe solo, au rubato parfaitement maîtrisé, pour le premier air de Giulietta. Et c'est une ovation chaleureuse de toute la salle qui accueille, au rideau final, cette soirée de bel canto.

Reims. Opéra, 3 mai 2013. Vincenzo Bellini : I Capuleti ei Montecchi. Livret de Felice Romani. Avec Giulietta : Jessica Pratt ; Romeo : Julie Boulianne ; Tebaldo : Florian Laconi ; Capellio : Ugo Guagliardo ; Lorenzo : Eric Martin-Bonnet. Chœurs : Ensemble Lyrique Champagne-Ardenne et Opéra d'Avignon. Orchestre de l'Opéra de Reims. Luciano Acocella, direction musicale. Mise en scène : Nadine Duffaut. Décors : Emmanuelle Favre ; Costumes : Katia Duflot ; Lumières : Philippe Grosperrin ; Chorégraphie : Dominique Meresse

Illustration : le ténor Florian Laconi (DR)

Ariane à Naxos de Strauss à Toulon

Toulon, Opéra. Ariane à Naxos : 14, 16, 18 mars 2014.



Sur son rocher (sur l'île de Naxos), la belle mais tragique Ariane, abandonnée par Thésée (qu'elle a pourtant sauvé du labyrinthe et des griffes du Minotaure) se lamente: coeur éperdu, trahi, sans espoir, sans avenir ; âme vouée à la mort.

Richard Strauss
Ariane à Naxos
Toulon, Opéra
Les 14, 16, 18 mars 2014

Direction musicale : Rani Calderon
Mise en scène : Mireille Larroche
Décors : Nicolas de Lajartre
Costumes : Danièle Barraud
Lumières : Jean-Yves Courcoux

Ariane, Jennifer Check
Zerbinetta, Julia Novikova
Le compositeur, Christina Carvin
Naïade, Léonie Renaud

Dryade, Charlotte Labaki
Echo, Marion Grange
Bacchus, Kor-Jan Dusseljee
Arlequin / Le maître de musique, Charles Rice
Truffaldino, Pierre Bessière
Le maître de ballet / Brighella, Cyrille Dubois
Scaramouche, Loïc Félix
Un laquais, Fabien Leriche
Un perruquier, Jacques Catalayud
Le majordome, Martin Turba

Amour tragique, amour comique



A ses côtés, Zerbinette sa suivante qui ne partage pas cette vision sombre et grave de la vie et s'amuse des peines amoureuses, préférant cultiver les aventures, collectionne amants et rencontres d'un jour, avec cette légèreté, bouclier et masque contre l'angoisse et la dépression… Strauss et Hoffmansthal mêlent les genres : sérieux, héroïque et comique badin. Heureusement, Ariane rencontre Bacchus qui l'invite à une ivresse salvatrice : la princesse affligée ressuscite enfin, illuminée par l'amour du jeune dieu du vin. Saine métamorphose d'une

amoureuse régénérée.

Dans l'ouvrage, Strauss et son poète librettiste Hugo von Hoffmansthal, l'un des duos opératiques les plus miraculeux de l'histoire de l'opéra, comme l'incarnent aussi Mozart et Da Ponte, ou avant au XVIIè, Monteverdi et Busenello; pour l'heure, Strauss et Hofmannsthal imaginent la représentation dans la maison du plus riche parti de Vienne : c'est la première partie de l'ouvrage, un théâtre dans l'opéra où les tréteaux sont plantés pour que, auprès des héros antiques, s'aiment et rient les acteurs italiens de la Commedia dell'arte.

Jamais opéra ne fut plus subtil, plus riche, plus subtil et poétique: hommage aux comédies-ballets de Molière et de Lully, Ariane à Naxos (Ariadne auf Naxos) est révisée après sa création, recoupée, retravaillée : au prélude, le compositeur imagine la préparation des acteurs et chanteurs pour la représentation proprement dite (agitation, heurts entre artistes, délire et angoisse mais aussi manifeste esthétique du jeune compositeur sur la scène); puis, dans l'opéra proprement dit : action mythologique à laquelle Strauss et Hoffmannsthal associent le rire réenchanteur des comédiens comiques (Arlequin, Zerbinette, Truffaldino, Scaramuccio…) autant de gentils clowns dont le chant contraste avec le lamento d'une Ariane en crise dépressive… mais heureusement pas pour longtemps car Hofmannsthal sait cultiver un thème particulièrement cher : la salut des âmes douloureuses, la métamorphose qui peut encore sauver les hommes et le monde. Beau message humaniste. Le résultat est éclatant.

Einstein on the Beach au Châtelet (Paris)



Internet. En direct : Einstein on the beach, le 7 janvier 2014,18h15, Mezzo. Lors de sa création en 1971, Le Regard du sourd, spectacle muet d'une durée de sept heures, avait saisi le public français et suscité l'enthousiasme de Louis Aragon. Quelques années plus tard, Robert Wilson s'associe au compositeur Philip Glass pour élaborer un nouvel opéra, créé au Festival d'Avignon en 1976, qui allait devenir légendaire : Einstein on the Beach. Certaines thématiques liées aux recherches du physicien, comme la théorie de la relativité ou l'arme nucléaire, y sont évoquées à travers des tableaux d'une esthétique inédite alors, voire révolutionnaire : des images oniriques, d'une stupéfiante beauté visuelle, épousent les changements très graduels de la musique et les mouvements chorégraphiés pour former une œuvre d'art totale, bouleversant la perception de l'espace et du temps.

En direct sur internet
Wilson, Glass
Einstein on the beach
en direct du Châtelet, le 7 janvier 2014, 18h15
Mezzo live HD et Mezzo

A la fois esthétique et physique, Einstein on the beach incarnait une invitation époustouflante pour une expérience musicale inoubliable. Féerie futuriste, l'opéra est recréé sur la scène du Châtelet à Paris. Remontée par ses créateurs avec la collaboration de la chorégraphe Lucinda Childs, qui les accompagne depuis longtemps, l'œuvre mythique nous est

enfin restituée.

Philip Glass – Robert Wilson
Einstein On The Beach
Opéra en quatre actes
Mise en scène / Conception des décors et des lumières : Robert Wilson – Musique et lyrics : Philip Glass – Chorégraphie : Lucinda Childs
Helga Davis, Kate Moran, Antoine Silverman, The Lucinda Childs Dance Company, The Philip Glass Ensemble, Einstein on the Beach Chorus

---

l'opéra Brokeback Mountain à Madrid



Madrid : création de l'Opéra Brokeback Mountain. Du 28 janvier au 11 février 2014. **8 dates événements. Les 28, 30 janvier, 1,3,5,7,9 et 11 février 2014**. A partir du 28 janvier 2014, le Teatro Real de Madrid programme la création mondial de Brockeback mountain, l'opéra, prolongement du livre d'Annie Proulx puis du film d'Ang Lee ; en alternance avec Tristan und Isolde de Wagner (réalisation Bill Viola et Peter Sellars) : pour Gérard Mortier, il s'agit de montrer deux aspects, romantique et contemporain, d'un amour brûlant à l'issue tragique … L'opéra a toujours aimé représenter l'expression d'une passion maudite qui dans ce monde, ne peut se réaliser pleinement. Le bonheur amoureux n'est donc pas de ce monde.

[Voir la distribution et la présentation sur le site du Teatro real de Madrid, page création mondiale (estreno mundial) de Brockeback Mountain]

création mondiale de l'opéra brockeback Mountain à Madrid



Charles Wuorinen, compositeur pour la création de l'opéra d'après le roman d'Annie Proulx, Brokeback Mountain, n'en est pas à son premier ouvrage lyrique. Le New Yorkais né en 1938, a déjà été célébré entre autres pour Haroun and the Sea of stories (d'après Salman Rushdie) : en voyant le film (Ang Lee), puis en lisant la nouvelle originelle, il a immédiatement compris qu'il avait à faire à une action destinée à la scène lyrique. Gérard Mortier alors nouveau directeur du New York City Opera (NYCO, aujourd'hui fermé) adhère au projet et Annie Proulx pressentie consentante, réécrit elle même un livret pour le nouvel opéra. La collaboration de la romancière au projet lyrique ajoute à la

valeur de l’opéra. Passé au Teatro Real de Madrid, Gérard Mortier programme la création de Brockeback mountain qui aura lieu ainsi le 28 janvier 2014.

Les histoires d’amour qui finissent mal embrasent toujours la scène lyrique

Le fond tragique et l’impuissance voire l’extrême frustration qui naît de l’histoire d’amour entre les deux hommes (Jack Twist, ténor et Ennis del mar, baryton) ont frappé d’emblée l’inspiration du compositeur. Rien ne vaut à l’opéra une intrigue maudite, condamnée dès son amorce. La présence des éléments, de la nature, si prégnante dans la nouvelle (plutôt courte d’Annie Proulx) – les sublimes paysages des montagnes du Wyoming- incarnent en définitive cet état statique, désormais perdu, où les deux amants s’enlisent eux-mêmes : la parabole de leur impossibilité à trouver l’issue pour l’avenir de leur relation. Heureusement après la mort de Jack, Ennis en un monologue qui recueille et expose les fruits de sa métamorphose psychique, comprend qu’il a perdu le seul amour de sa vie et peut mais trop tard envisager un ailleurs autrement. Sa métamorphose est le vrai sujet de l’opéra créé à Madrid en janvier 2014. Reste la musique de Charles Wuorinen : son écriture privilégie-t-elle l’universalité poétique et absolue d’un amour pur et entier, ou rétablit-elle dans ses

propres options l’action destructrice du contexte et de l’environnement concret et social sur une passion jugée « immorale » ?



Brokeback Mountain en opéra. La fin de l’opéra qui enchaîne les péripéties réalistes d’un amour tenu secret donc avorté, comptant seulement quelques effusions à peine explicites, impose après la mort de Jack, **le long monologue d’Ennis**. Après la perte de son amant, le cow boy avoue l’état d’une passion où ont pesé la frustration, la dissimulation, le silence. Ne

rien dire, surtout pas à l'intéressé ses vrais sentiments. Rongé par le regret d'avoir mesuré, réfréné, tué cet amour, Ennis avoue sa déchirure et sa compassion : » *Jack, I swear...* » dit-il en conclusion de l'opéra (Jack, je jure…) : ce serment final prononcé montre à quel point la mort de celui qu'il a aimé, suscite un terrible tremblement de terre psychique. Le héros rescapé, enfin loquace, tire la leçon de ce que s'est passé dans sa vie. En reconnaissant qu'il ne vivra plus jamais un tel amour, Ennis rend un dernier hommage bouleversant à Jack. Un aveu décalé adressé face au public, en l'absence de celui qui n'est plus. Difficile de se laisser porter et saisir par l'action de l'opéra quand on garde en mémoire la force précédente du film d'Ang Lee, la violence suggestive de la nouvelle d'Annie Proulx. Reconnaissons que l'architecture et l'écriture dramaturgique de la partition créée à Madrid conserve grâce à la plume de l'écrivain – complice de l'aventure, son épure et son économie. La musique quant à elle, éclaire les milles tempêtes qui peu à peu mène à la mort de Jack, puis à la prise de conscience finale d'Ennis. C'est évidemment une réussite. L'opéra ainsi créé n'affecte en rien la puissance du sujet. Au contraire il en éclaire à sa façon la tension tragique. Eclairs lugubres dès le début (vibration de la corde grave), déchirements multiples qui depuis la fosse, expriment l'épreuve émotionnelle qui attend les protagonistes… et les spectateurs avec eux.

Johann Strauss II : La Chauve Souris à Nice



Nice, Opéra: La Chauve Souris. Du 17 au 23 janvier 2014. Nouvelle production en 4 dates. A l'initiative du nouveau directeur artistique, Marc Adam (depuis novembre 2012), l'Opéra de Nice confirme sa nouvelle orientation lyrique et artistique et présente sa nouvelle production de La Chauve souris à partir du 17 janvier 2014. L'oeuvre la plus célèbre de la scène viennoise de la fin du XIX ème siècle fut écrite par un libéral, convaincu par les idéaux révolutionnaires. Johann Strauss fils fut un être sanguin, passionné par la musique, violoniste virtuose (comme son père qui tenta d'empêcher toujours mais vainement sa carrière), travailleur acharné, célèbre de Vienne à Saint-Pétersbourg. Sa vie affective est digne d'un roman fleuve. sa première opérette immédiatement applaudie dans toute l'Europe, La Chauve Souris resplendit et s'envole de nouveau, cycle habituel au moment des fêtes: il y est question d'une société plus éprises de divertissements et de champagne que de sacrifice et de tragédie héroïque.

Nice, Opéra
Johann Strauss II
La Chauve Souris, 1874
Die Fledermaus
Nouvelle production
4 dates : les 17, 21 et 23 janvier 2014 à 20h, le 19 janvier à 15h.



Informations et réservations sur le site de l'Opéra de Nice

Nouvelle Chauve souris à Nice

Opérette en trois actes
Livret de Karl Haffner et Richard Genée d'après le vaudeville de Meilhac et Halévy Le réveillon
Créée à Vienne le 5 avril 1874
Texte chanté et dialogue en français
Adaptation Robin Belfond

Johann Strauss fils (1825-1899)
La Chauve souris, 1874
NOUVELLE PRODUCTION en coopération avec le Salzburger Landestheater

Direction musicale Bruno Ferrandis
Mise en scène Andreas Gergen
Décors Court Watson
Costumes Regina Schill
Lumières Patrick Méeüs
Chorégraphie Pascale Sabine Chevroton

Orchestre Philharmonique de Nice
Choeur de l'Opéra de Nice

Eisenstein Fabrice Dalis
Rosalinde Sophie Marin-Degor
Franck Bernard Imbert
Prince Orlofsky Karine Ohanyan
Alfred Christian Baumgaertel
Docteur Falke Boris Grappe
Docteur Blind Frédéric Diquero
Adèle Melody Louledjian
Ida Virginie Maraskin-Berrou
Frosch Noëlle Perna

L’élégant rebelle



Johann Strauss fils a 49 ans lorsque, après avoir composé un catalogue inégalé de valses, qui a fait de lui l’empereur de la danse viennoise, il écrit sa première opérette La Chauve Souris, en 1874. A l’époque où les impressionnistes préparent la révolution chromatique qui réformera la perception de la peinture, le “directeur des bals de la Cour”, admiré de Wagner, Brahms et Liszt, enchante à nouveau son public au théâtre. Strauss s’inspire d’un vaudeville rédigé par les librettistes d’Offenbach (lequel a alors composé la majorité de son oeuvre lyrique). En effet, Meillac et Halévy lui “offrent” le prétexte à rebondissements d’une pièce, Le Réveillon, dont l’action est elle-même tirée de la pièce allemande de Benedix, La Prison. Au départ, il s’agit de la vengeance d’un notaire (qui deviendra le Docteur Falke dans la pièce de Strauss): maître Duparquet souhaite en effet punir son ami Gaillardin de l’avoir obligé à rentrer costumé, à l’aube, après une soirée bien arrosée, semant le ridicule sur son passage. Le notaire invite son ami au dîner d’un prince russe où sont également réunis le directeur de la prison où il doit séjourner, ainsi que quelques “cocottes”.

Strauss et son librettiste, Richard Genée, transforment

l’intrigue et les personnages: Gaillardin, le sujet de la vengeance devient Eisenstein et le dîner russe fait place à une grande cérémonie masquée, conduisant à un bal typiquement viennois chez un prince, Orlofsky, riche et désabusé. Au souper paraissent l’épouse d’Eisenstein (Rosalinde), déguisée en comtesse hongroise (superbe prétexte pour le compositeur à composer un air typique) et aussi sa femme de chambre (Adèle), qui se présente comme une grande actrice. Au final, comme porté par l’élan des rythmes suscités par la composition, Strauss écrit sa Chauve Souris en 43 jours, en en faisaint un hymne irrépressible à la valse et au “roi”champagne. Au-delà de la comédie des masques, Strauss, comme Offenbach vis à vis de la société du Second Empire, brosse un portrait critique de la société de son époque, en particulier la faculté de la classe moyenne et bourgeoise à rompre toute licence pour “oublier” l’infamie et les misères suscités par le krach boursier contemporain, comme à s’élever socialement et prétendre au divertissement aristocratique. L’oeuvre est créé au Théâtre en der Wien, le 5 avril 1874.

Les Johann Strauss, le fils contre le père

Il y a comme toujours dans l’oeuvre légère de la sédition et une pointe acerbe tendue contre les dérèglements de la société contemporaine. L’univers de la prison, dans la Chauve Souris, met en vérité, l’accent sur des tares qu’il faudra bien régler un jour. La contestation et l’esprit de la revanche, comme celui de la vengeance, animent tout l’ouvrage: sous l’action du déguisement, il s’agit bien de donner une leçon contre celui qui produit l’humiliation. Y aurait-il des liens avec la propre vie de Johann Strauss fils qui fut toujours opposé à son père? En effet, tous deux ne se sont jamais entendus. Le père abandonne très tôt la cellule familiale pour convoler avec sa maîtresse Emilie: Johann fils n’a que 10 ans (1835). Sa mère Anna demande le divorce et éduque seule ses enfants avec une petite pension allouée par son ancien mari, alors que celui-ci mène bon train avec sa maîtresse. Pire, le père interdit à son fils de jouer (comme lui) du violon et de

devenir musicien, quand sa mère l'encourage dans ses études et recopie même ses compositions. Il tentera même de saboter la première soirée de concert officielle de son fils en 1844, mais vainement. Après la révolution de 1848, les deux Johann, père et fils deviennent des ennemis politique: le premier, dans la marche de Radetszy entonne une hymne monarchiste pour celui qui a réprimé dans le sang les révoltés lombards, le second est le porte-parole de la force étudiante, rallié aux révolutionnaires et libéral. Le 3 décembre 1848, Johann le fils fait jouer La Marseillaise, ce qui lui vaut d'être inquiété par la police de l'Empereur d'Autriche et d'être mis sous contrôle. Après la mort de son père (1849), Johann fils dirige toute la musique à Vienne, héritant de son orchestre et de ses fonctions: il est fait régent des bals de la Cour Impériale, et au terme d'une tournée qui le mène de Dresde à Hambourg, est retrouvé inconscient en 1852, pour surmenage.

Vie de Johann Strauss fils

Simultanément à Vienne, Johann Strauss suscite un immense succès en Russie: invité à Pavlosk, près de Saint-Pétersbourg, il y signe un contrat annuel pour donner des concerts de musique viennoise (1855). En 1858, il rencontre une aristocrate russe Olga Smirnitzkaya qui devient sa maîtresse et qu'il voudrait épouser, mais deux années plus tard, ils doivent se séparer, la famille de la jeune femme refusant qu'il épouse un roturier. De retour à Vienne, Johann rencontre la cantatrice Jetty Treffz (1861) au cours d'une soirée dont le Baron Mortiz Todesco qui est aussi l'amant de Jetty, a le secret: le bal masqué de la Chauve Souris recréerait-il ces fastes éphémères qu'a réellement connus Strauss? Jetty décide d'épouser Johann Strauss en 1862. L'orchestre familial compte deux autres chefs, les deux frères de Johann, Josef et Eduard Strauss. La position de Johann s'élève encore: en étant nommé en 1863 (au moment où Offenbach connaît lui aussi une ascension musicale à Paris progressive), Hofball Musikdirektor, il renonce à jouer dans les faubourgs.

Ses frères, Josef et Eduard créent une nouvelle société de musique. Parallèlement à ses activités de chef et de compositeur, Johann s'intéresse à la musique contemporaine: il dirige Wagner dès 1854 (ouverture de Tannhäuser), rencontre Brahms en 1862, dirige aussi la musique de Tchaïkovsky (1865, l'année où Offenbach fait jouer La Belle Hélène). En 1867, il donne Le beau Danube Bleu, sans succès!, puis participe à l'Exposition universelle de Paris, pour laquelle Offenbach a composé La Grande Duchesse de Gérolstein et surtout La Vie Parisienne. Les années 1870 sont noires: Johann perd sa mère, Anna, puis son frère Josef, de santé fragile et surmené dès 1865.
En 1873, un krach boursier ruine les bourgeois et une grande partie de la noblesse viennoise. La banquier juif Rotschild qui a senti le vent venir, a transféré tous sesa voirs avant la crise: il a sauvé sa fortune, ce qui sème une levée d'antisémitisme. C'est à cette époque que Johann Strauss crée Die Fledermaus, La Chauve Souris qui recueille un succès assez tiède. En 1877, succès du Baron Tzigane, non pas à Vienne mais à Paris. Johann retrouve le cadavre de son épouse Jetty dans leur maison: pris de panique, le compositeur s'enfuit en Italie. En 1878, le compositeur épouse Angelica Dietrich: leur liaison ne durera pas, et Johann rencontre Adèle Deutsch, jeune veuve de 21 ans. Il en a 53. 1883: double première à Berlin et à Vienne d'Une nuit à Venise. Johann Strauss est devenu une personalité reconnue: pour les 40 ans de sa carrière viennoise, en 1884, il est nommé "citoyen de Vienne". En 1885, à 50 ans, Johann quitte l'Autriche: il se convertit au protestantisme pour épouser Adèle (1887). EN 1894, célébration du jubilé de Johann Strauss comme compositeur: à Hambourg, Mahler joue Die Fledermaus, et Richard Strauss dirige Perpetuum mobile au Concert Philharmonique de Berlin. L' année de sa mort, le compositeur assiste (et participe) au 25ème anniversaire de La Chauve Souris (22 mai, Hofoper), puis s'éteint le 3 juin suivant. Le 25 octobre 1899, une cérémonie

funèbre est organisée: le Requiem allemand de Brahms est interprété. En 1907, Eduard Strauss aui a dissoud l'orchestre familiale en 1901, fait brûler l'ensemble des partitions de la société familial dont des manuscrits inédits et précieux.3 Je ne peux pas faire autrement", dira-t-il énigmatique. Il meurt en 1916. Adèle Strauss survivra à son époux jusqu'en 1930.

Crédit photographique: Johann Strauss et Johannes Brahms (DR)

Nouveau Pelléas et Mélisande à Nantes et à Angers



Angers Nantes Opéra. Pelléas et Mélisande, du 23 mars au 13 avril 2014 … *La production présentée à Nantes et à Angers promet d'être un nouvel accomplissement au crédit de la direction artistique de Jean-Paul Davois auquel nous devons cet événement mémorable du Tristan und Isolde de Wagner dans la mise en scène superlative d'Olivier Py (rien à voir avec ses récentes lectures parisiennes d'Alceste ou d'Aïda, infiniment moins inspirées et approfondies).*
Dans la fosse de ce Wagner anthologique » sévissait » déjà la baguette détaillée et architecturée, claire, précise, transparente de **Daniel Kawka** qui ici aborde Pelléas avec la vitalité et la ciselure que nous lui connaissons depuis toujours.
Pour réaliser la scénographie et le déploiement visuel de cette nouvelle production très attendue, les habitués d'Angers Nantes Opéra retrouvent une metteure en scène justement admirée : **Emmanuelle Bastet**. Chaque approche gagne en vérité, en sensibilité : dans sa Traviata, le personnage du père

Germont gagnait un relief inexploré jusque là ; dans son Orphée et Eurydice de Gluck (version Berlioz), tout le travail poétique d'Emmanuelle Bastet rendait tangible et explicite la pudeur, le deuil, l'épaisseur psychologique de chaque protagoniste. Avec une telle équipe, ce Pelléas présenté par Angers Nantes Opéra devrait créer un nouvel événement de la saison lyrique 2013-2014.



Pelléas choc par Angers Nantes Opéra

Claude Debussy
Nouvelle production

7 représentations

Nantes, Théâtre Graslin
dimanche 23, mardi 25, jeudi 27, dimanche 30 mars, mardi 1er avril 2014

Angers, Le Quai
vendredi 11, dimanche 13 avril 2014
en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

Pelléas et Mélisande de Debussy
Drame lyrique – en cinq actes.
Livret de Maurice Maeterlinck, d'après sa pièce éponyme.Créé

à l’Opéra-Comique de Paris, le 30 avril 1902.
Direction musicale Daniel Kawka Mise en scène Emmanuelle Bastet Scénographie et costumes Tim Northam Lumière François Thouret
avec Armando Noguera, Pelléas Stéphanie d’Oustrac, Mélisande Jean-François Lapointe, Golaud Wolfgang Schöne, Arkel Cornelia Oncioiu, Geneviève Chloé Briot, Yniold Frédéric Caton, Le Docteur
Chœur d’Angers Nantes Opéra Direction Xavier Ribes Orchestre National des Pays de la Loire
Nouvelle production Angers Nantes Opéra.
[Opéra en français avec surtitres]

Informations
Réservations

Le chant de deux amants dans un monde en perdition

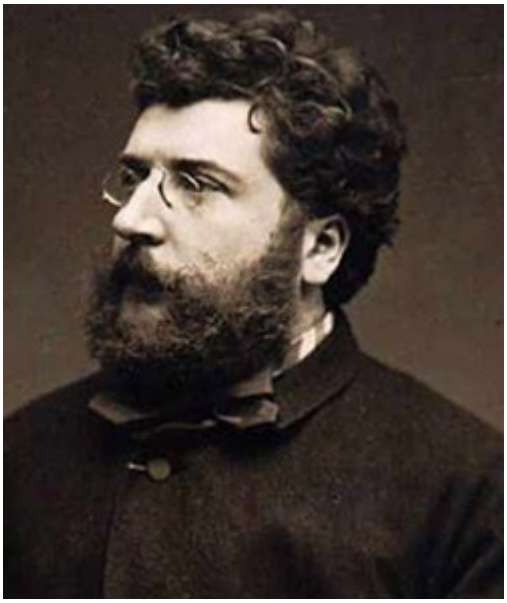


En son château abandonné dans un monde (Allemonde) à l’agonie où le temps se dilate, suspendu, indéterminé, le vieux roi Arkel réunit ses petit fils, Golaud et Pelléas. Surgit la jeune et incosnciente Mélisande, elle même victime d’un passé refoulé dont elle ne veut ni ne peut se souvenir… Parce qu’elle croise la route de Golaud, Mélisande s’unit à lui sans passion, mais elle vibre toute entière pour le jeune Pelléas qui toujours semble fuir et partir.
Loin d’expliciter et d’éclaircir les intrigues et l’action, la musique de Debussy épaissit le mystères, raconte une autre histoire, parallèle et complémentaire à la langue énigmatique

du livret inspiré de la pièce de Maeterlinck.
Toute l'activité de la musique qui étire le temps comme Wagner le fait dans Tristan et Parsifal (que Debussy connaissait parfaitement), exprime l'émergence d'un amour impossible dans un monde condamné à l'anéantissement. C'est le désir jamais dit mais présent entre Pelléas et Mélisande, c'est la sourde et rugissante jalousie de Golaud pour son démi-frère qui précipite le drame.
» Chercher après Wagner et non pas d'après Wagner « , voilà un défi lancé à l'imagination de Debussy soucieux d'apporter de Nouveau et cet inédit tant espéré : pari relevé et défi réussi pour son unique opéra qui dès la générale de 1902, suscite étonnement, détestation, scandale. Il n'en fallait pas plus pour inscrire définitivement Pelléas dans l'histoire d'une modernité française… Les Demoiselles d'Avignon seront présentées par Picasso en 1907, et Le Sacre du Printemps ne paraîtra pas avant 1913. Décidément Claude de France demeure bien avec Pelléas, le pionnier de la musique de l'avenir. Quadra, ayant remporté le Prix de Rome en 1884, un souvenir romain détesté, Debussy a brisé l'idéal de l'Académie en plein vol : il a offert à la musique une toute autre destinée, plus symboliste que réaliste, essentiellement énigmatique, en rien classique ni académique.

Voir aussi notre **dossier spécial Pelléas et Mélisande de Debussy**

Bizet : Carmen à l’Opéra de Tours



Tours, Opéra. Carmen de Bizet. Les 17,19,21 janvier 2014. Reprise événement. La production de Gilles Bouillon et Nathalie Holt a été un grand succès en 2008. Une nouvelle distribution, menée par Andrea Hill et Florian Laconi (dans les rôles de Carmen et Don José), renouvelle la séduction vocale d’un ouvrage justement estimé après la mort du compositeur : Bizet s’est éteint quelques semaines après la création malheureuse de son oeuvre, étranger à son riomphe planétaire actuel. Carmen est une femme libre, intransigeante, forte. Magnifiée par le génie de Bizet, c’est la « vraie la vie » qui explose sur scène, à l’image d’une musique inépuisable dont Nietzsche désormais ennemi du théâtre wagnérien en ses brumes lénifiantes vénéneuses hypnotiques, a loué la santé méditerranéenne, franche et directe, et même ses rythmes » africains « . Contre le nord voilé, sa texture étouffante, le philosophe retrouvait l’ivresse des couleurs, la sensualité latine assumée et librement vécue par Bizet, à travers le profil de son héroïne, vraie femme fatale, aussi entière et passionnée que tendre et exclusive. **Reprise événement à l’Opéra de Tours pour 3 dates incontournables**.

reprise de Carmen à l'Opéra de Tours

Vendredi 17 janvier 2014 à 20h
Dimanche 19 janvier 2014 à 15h
Mardi 21 janvier 2014 à 20h

Samedi 11 janvier à 14h30 • Grand Théâtre de Tours – Salle Jean Vilar • Entrée gratuite dans la limite des places disponibles

Bizet : Carmen à l'Opéra de Tours. Opéra en quatre actes
Livret de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, d'après la nouvelle de P. Mérimée
Création le 3 mars 1875 à Paris
Alkor Edition Kassel – Version originale dialogues parlés
Présenté en français, surtitré en français

Direction : Jean-Yves Ossonce
Mise en scène : Gilles Bouillon
Décors : Nathalie Holt
Costumes : Marc Anselmi
Lumières : Marc Delamézière
Dramaturgie : Bernard Pico

Carmen : Andrea Hill
Micaëla : Vanina Santoni
Frasquita : Chloé Chaume
Mercédès : Albane Carrère
Don José : Florian Laconi
Escamillo : Sébastien Soulès
Zuniga : Vincent Pavesi / Moralès : NN
Le Dancaïre : Ronan Nédélec / Remendado : Vincent Ordonneau

Orchestre Symphonique Région Centre-Tours
Choeurs de l'Opéra de Tours et choeurs supplémentaires

Coproduction décors et costumes Opéra de Tours/Conseil Général d'Indre & Loire (2008) – Réalisée dans les ateliers de l'Opéra de Tours

Informations
Réservations

Une cigarière libre, mangeuse d'hommes



Georges Bizet (1838-1875) savait-il que, malgré l'échec de son vivant de Carmen (cet insuccès devait accélérer sa fin malheureuse quelques jours après la création de l'ouvrage), il avait composé l'oeuvre lyrique la plus populaire aujourd'hui?
Le brigadier Don José éprouve les provocations de la belle cigarière Carmen. Il ramasse la fleur qu'elle lui jette à la sortie de la manufacture de tabac. Lors d'une bagarre entre ouvrières, Carmen est arrêtée et confiée à la garde de Don José. Usant de tout son charme, la voluptueuse sirène le persuade de la laisser s'enfuir… Par amour, le beau militaire trahit son engagement, devient contrebandier en rejoignant les Gitans. Mais trop vite délaissé par la belle indomptable, il décide de l'assassiner… Surtout connu aujourd'hui comme écrivain, Prosper Mérimée fut aussi traducteur, critique, historien, archéologue. Mérimée inventa la doctrine de protection du patrimoine et réalisa presque seul l'inventaire des monuments de France. Carmen, éditée en 1845, est restée son œuvre la plus fameuse. 30 ans après sa publication, Bizet lui offre un écrin musical digne de sa

nature passionnée et sanguine. « Africaine » dira ainsi Nietzsche qui y voyait l'opéra alternatif au wagnérisme dont il ne partageait plus la croyance. Le compositeur approfondit le trio amoureux: Carmen, José, Escamillo… le brigadier reste prisonnier d'une passion qu'il subit en victime; Carmen étouffe rapidement et quand paraît la star des arènes, Escamillo, dans ses habits de lumière, ce nouvel Adam triomphant, incarne la promesse d'une nouvelle aventure… C'est pour Carmen un idéal sensuel que refuse de réaliser José, enchaîné par le lien qui le relie à sa mère (mourante) et à Micaëlla (sa blonde et impuissante fiancée)… trop fragile rivale de Carmen.

Opéra en quatre actes, livret de Ludovic Halevy et Henri Meilhac. Création à Paris le 3 mars 1875

Illustrations: Bizet et Emma Calvé, Carmen mythique… (DR)

CD. ROKOKO. Arias de Hasse par Max Emanuel Cencic (Decca)

CD. Rokoko : arias de Hasse. Max Emanuel Cencic, contre-ténor (1 cd Decca). *Avec Rokoko, le contre -énor croate (né à Zagreb en 1976) fait une entrée fracassante chez Decca. Si Cecilia Bartoli ressuscite depuis peu la suavité haendélienne d'Agostino Steffani, Max Emanuel Cencic et sa voix d'or, au medium d'une richesse harmonique éblouissante dans ce nouveau programme, célèbre la passion dramatique d'un autre contemporain de Haendel, et comme lui, véritable phare musical européen au XVIIIè : Johann Adolf Hasse (1699-1783).*

cd » coup de coeur de classiquenews.com «
Rokoko : Hasse ressuscité

Max Emanuel Cencic dévoile le génie lyrique de Hasse



Burney témoin voyageur et mélomane précieux pour la période, n'hésite pas à l'appeler » Apollon « , tout en soulignant ce en quoi le style hautement raffiné, virtuose pourtant jamais décoratif de Hasse, fut l'un des plus estimés de son temps, en particulier par les têtes couronnées de Dresde à Vienne… Mais c'est surtout la sincérité et l'intensité de son écriture

qui frappent aujourd'hui.
Révélant plusieurs airs extraits des opéras Arminio, Siroe, Tito Vespasiano (deux airs), Tigrane ou La Spartana generosa) sans omettre le superbe air d'ouverture emprunté à son oratorio « Il Cantico de' Tre Fanciulli), le contre ténor Max Emanuel Cencic ne fait pas que ressusciter un compositeur injustement méconnu aujourd'hui : sa voix flexible et suavement timbrée s'affirme convaincante, d'une fermeté souple et irrésistible dans ce répertoire, dans toute sa plénitude maîtrisée, avec un medium d'une suavité délectable. Récital éblouissant, d'autant plus convaincant que chef et instrumentistes (Armonia Atenea. George Petrou, direction) développent avec le chanteur une superbe complicité expressive et poétique. **Nouveau cd élu coup de coeur de classiquenews.com**

Hasse révélé

D'emblée, c'est un Hasse éclatant et aussi direct qui surprend ici, grâce à son orchestre d'une finesse instrumentale mésestimée (cor, bassons, flûtes…) à laquelle les musiciens apportent un éclairage enthousiasmant.
La voix du soliste saisit par son assurance, tout en explorant plusieurs aspects méconnus du compositeur Saxon : » Notte amica » (cantico de » Tre Fanciulli « , plage 1) berce par sa tendresse mozartienne, avec outre sa douceur suave, un soupçon de gravité tragique (couleur du basson)… le brio n'empêche pas la profondeur, voilà un cocktail gagnant qui pourrait bien expliquer la réussite de Hasse (comme c'est le cas de son compatriote et prédécesseur Haendel).
Un bon récital sait varier les humeurs et les climats expressifs, soignant les effets stimulants des contrastes ; ainsi le 2 est plus héroïque et pétaradant faisant valoir l'agilité triomphale d'Arminio, le héros unifcateur des germains contre les romains…

Le débit vocal assumé par Cencic met en lumière cette coupe napolitaine si spécifique, que maîtrise habilement Hasse, et que reprend aussi la vocalità plus artificielle de Jommelli par exemple.
En maître d'une dramaturgie lyrique équilibrée, Cencic alterne ainsi affects alanguis suspendus (plage 3, Siroe : » la sorte mia tiranna » d'une dignité héroïque pleine d'effusion plus introspective) tout en ciselant surtout l'impact émotionnel des arias plus trépidants : ainsi » Opprimete i contumaci » de Tito Vespasiono (plage 4) frappe par son allant impétueux d'autant que l'orchestre sert idéalement la cadence à la fois martiale et fruitée d'une partition très caractérisée. Même tempête et même houle véritable, et d'une énergie vivaldienne (mélismes accentués du basson dialoguant avec les cordes frénétiques) dans L'Olimpiade qui suit (plage 5) : » Siam navi all'onde « … le flot éruptif est ici défendu avec une hargne instrumentale, une onctuosité vocale jamais prise en défaut.
Ipermestra (plage 6), est plus détendue et d'une insouciance quasi absente jusque là dans le programme : l'aria fait valoir la souveraine flexibilité du medium d'une caressante ivresse.

Flexibilité d'une voix contrastée

Après le Concerto pour mandoline (qui repose l'écoute suscitée par la fougue expressive du contre ténor), la seconde partie du récital est de la même veine : souple, caractérisée, ardente, profonde. Le soliste redouble même de généreuse expressivité dans deux airs sollicitant le souffle et l'agilité, le soutien comme le style : » De'folgori di Giove » d'Il Trionfo di Clelia, plage 10) d'une belle nervosité martiale (cors rugissants très mis en avant) : le héros civilisateur, vainqueur d'une arrogance noble et généreuse s'y précise ; comme dans la place suivante (» Se un tenero

affetto » de La Spartana Generosa, plage 11 donc) : fureur vertigineuse et la belle intensité là encore s'affirment avec une assurance belliqueuse ; l'abattage est d'une rare autorité vocale y compris dans les mélismes et cascades les plus acrobatiques, exigeant surenchère expressive et précision rythmique. Du grand art. Dans le second air extrait d'Il trionfo di Clelia : Dei di Roma : la douceur souveraine se fait plus réconfortante (avec une belle instrumention comprenant hautbois, flûte et bassons); le registre et l'ambitus -plus central, sont ici idéalement confortables pour la voix de Max Emanuel Cencic, aux couleurs sombres idéalement claires et mordantes.
Pour conclure ce récital en tous points abouti, les musiciens relèvent les défis des deux derniers airs : » Solca il mar » (plage 13, extrait d'Il Tigrane), véritable air de bravoure, expression d'une stabilité et d'une assurance inflexible sur l'océan et la houle d'un destin souvent contraire (notez la métaphore, car le texte parle de tempête et de naufrage) : la très belle complicité des instrumentistes (cors nobles et cordes trépidantes) sert la belle progression dynamique dont est capable le contre-ténor.
Enfin en guise de coda et d'adieux, rien ne vaut des accents secs à l'orchestre, ceux d'une coupe frénétique : ardeur expressive, agilité, virtuosité et expressionnisme d'une flamme toute tragique dans Tito Vespasiano, Max Emanuel Cencic se tire avec subtilité de cet air ample ; il passe de l'orage tragique éperdu à la langueur plus implorante, réussissant les passages avec ce moelleux et ce soutien si délectables. Saluons l'artiste, l'interprète, l'instinct du musicien, idéalement au diapason des affects d'un Hasse souvent imprévisible, d'une constante rage dramatique.
Au total, en 8 opéras et 1 oratorio ainsi dévoilés, le programme séduit indiscutablement, soulignant et les dons impressionnants du chanteur, et l'art contrasté et raffiné du saxon Hasse. Bel accomplissement.

Rokoko. Arias de Hasse. Max Emanuel Cencic, contre-ténor. Orchestre Armonia Atenea. George Petrou, direction. 1 cd Decca. Parution : le 20 janvier 2014.

Delibes : Lakmé

Paris. Opéra Comique. Delibes : Lakmé. France Musique, le 18 janvier 2014, 20h. Léo Delibes (1836-1891), comme Gouvy fait partie des compositeurs romantiques français méconnus, mésestimés à torts. Le jeune choriste à la création du Prophète de Meyerbeer, élève d'Adam, auteur d'opérettes finement troussées, se fait remarquer en livrant la musique pour l'acte II du ballet La Source de Minkus à l'Opéra de Paris (1863). La partition plaît tant qu'on lui demande alors un ballet complet : Coppelia, créé en 1870, sommet de l'orchestration française, et aussi de la musique chorégraphique, synthétisant le style Second Empire. Tchaïkovski pour Le Lac des Cygnes et La Belle au bois dormant saura assimiler l'élégance instrumentale et le raffinement dont fut capable Delibes dans l'écriture orchestrale, y compris pour le ballet.

Eclectisme orientaliste Lakmé sur instruments d'époque



Après la guerre, Léo Delibes livre un nouveau ballet tout aussi applaudi, Sylvia (1876) d'une prodigieuse invention mélodique. Mais c'est à l'opéra que le compositeur offre ses meilleurs musiques : Jean de Nivelle, 1880 puis surtout Lakmé, 1883, – ces deux derniers ouvrages pour l'Opéra-Comique. En trois actes, Lakmé, chef d'oeuvre orientaliste incarne le raffinement de l'orchestre de Delibes : en Inde à l'époque colonialiste, la fille du brahmane fanatique, Lakmé aime le beau soldat anglais Gerald. Mais le devoir militaire et l'intrigue de son père, auront raison de l'amour éperdu de la belle indienne qui ne survira pas à cette histoire amoureuse qui vaut surtout pour les effusions sentimentales et les captivantes évocations à l'orchestre. L'air des clochettes (aux terribles vocalises) a fixé dans l'imaginaire collectif l'art de Delibes, une écriture majeure dans l'histoire du romantisme français, à la fois éclectique, tendre et brillante, surtout suave quand parait le couple des amants. Ici l'effusion supplante le réalisme des situations et c'est essentiellement l'orchestre flamboyant et transparent qui assure la cohérence de l'ouvrage.

Paris, Opéra-Comique. Les 10,12,14,16,18,20 janvier 2014

France Musique, samedi 18 janvier 2014, 20h
En direct

Léo Delibes: Lakmé
Opéra en trois actes.
Livret d’Edmond Gondinet et Philippe Gille
Créé le 14 avril 1883 à l’Opéra Comique

Sabine Devieilhe, soprano, Lakmé
Frédéric Antoun, ténor, Gérald
Elodie Mechain, alto, Mallika
Paul Gay, basse, ilakhanta
Jean-Sébastien Bou, baryton, Frédéric
Marion Tassou, soprano, Ellen
Roxane Chalard, Rose
Hanna Schaer, Mistress Bentson
Antoine Normand, ténor, Hadji
Laurent Deleuil, Un Domben
Accentus
Les Siècles
François-Xavier Roth, direction

Delibes : Lakmé (1883)

Paris. Opéra Comique. Delibes : Lakmé. 10-20 janvier 2014. FX Roth, direction. Léo Delibes (1836-1891), comme Gouvy fait partie des compositeurs romantiques français méconnus, mésestimés à torts. Le jeune choriste à la création du Prophète de Meyerbeer, élève d’Adam, auteur d’opérettes

finement troussées, se fait remarquer en livrant la musique pour l'acte II du ballet La Source de Minkus à l'Opéra de Paris (1863). La partition plaît tant qu'on lui demande alors un ballet complet : Coppelia, créé en 1870, sommet de l'orchestration française, et aussi de la musique chorégraphique, synthétisant le style Second Empire. Tchaïkovski pour Le Lac des Cygnes et La Belle au bois dormant saura assimiler l'élégance instrumentale et le raffinement dont fut capable Delibes dans l'écriture orchestrale, y compris pour le ballet.

Eclectisme orientaliste Lakmé sur instruments d'époque



Après la guerre, Léo Delibes livre un nouveau ballet tout aussi applaudi, Sylvia (1876) d'une prodigieuse invention mélodique. Mais c'est à l'opéra que le compositeur offre ses meilleurs musiques : Jean de Nivelle, 1880 puis surtout Lakmé, 1883, – ces deux derniers ouvrages pour l'Opéra-Comique. En trois actes, Lakmé, chef d'oeuvre orientaliste incarne le raffinement de l'orchestre de Delibes : en Inde à l'époque colonialiste, la fille du brahmane

fanatique, Lakmé aime le beau soldat anglais Gerald. Mais le devoir militaire et l'intrigue de son père, auront raison de l'amour éperdu de la belle indienne qui ne survira pas à cette histoire amoureuse qui vaut surtout pour les effusions sentimentales et les captivantes évocations à l'orchestre. L'air des clochettes (aux terribles vocalises) a fixé dans l'imaginaire collectif l'art de Delibes, une écriture majeure dans l'histoire du romantisme français, à la fois éclectique, tendre et brillante, surtout suave quand parait le couple des amants. Ici l'effusion supplante le réalisme des situations et c'est essentiellement l'orchestre flamboyant et transparent qui assure la cohérence de l'ouvrage.

Paris, Opéra-Comique. Les 10,12,14,16,18,20 janvier 2014

France Musique, samedi 18 janvier 2014, 20h
En direct

Léo Delibes: Lakmé
Opéra en trois actes.
Livret d'Edmond Gondinet et Philippe Gille
Créé le 14 avril 1883 à l'Opéra Comique

Sabine Devieilhe, soprano, Lakmé
Frédéric Antoun, ténor, Gérald
Elodie Mechain, alto, Mallika
Paul Gay, basse, ilakhanta
Jean-Sébastien Bou, baryton, Frédéric
Marion Tassou, soprano, Ellen
Roxane Chalard, Rose
Hanna Schaer, Mistress Bentson
Antoine Normand, ténor, Hadji
Laurent Deleuil, Un Domben
Accentus
Les Siècles

François-Xavier Roth, direction